

ETC



## Quand gronde la menace

Guy Laramée, *Le nuage d'inconnnaissance (Hommage à Richter)*. CIRCA, galerie II, Montréal. 18 octobre — 15 novembre 2008

Jean-Claude Rochefort

Number 86, June–July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34861ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Rochefort, J.-C. (2009). Review of [Quand gronde la menace / Guy Laramée, *Le nuage d'inconnnaissance (Hommage à Richter)*. CIRCA, galerie II, Montréal. 18 octobre — 15 novembre 2008]. *ETC*, (86), 40–41.



## Actualités/Expositions

### Montréal

# Quand gronde la menace

Guy Laramée, *Le nuage d'inconnaitance (Hommage à Richter)*.  
CIRCA, galerie II, Montréal. 18 octobre - 15 novembre 2008

« Malgré leur apparence fragmentaire, ils font signe vers la mémoire d'une totalité, à la fois ruine et monument. » Jacques Derrida, aphorisme 46, *52 aphorismes pour un avant-propos*, in « Mesure pour mesure, architecture et philosophie », *Cahiers du CCI*, Paris, 1987.

Quand qu'il entre dans la salle d'exposition, le spectateur se demande quelle peut bien être la nature de la mise en scène dans laquelle il s'engage. Et de fait, de quoi s'agit-il au juste ? D'un grand tableau vivant ?, d'un écran avec projection arrière ?, d'une vitrine rappelant des reconstitutions d'environnements naturels comme on en trouve au Musée d'histoire naturelle de New York ? À moins que, vu l'assemblée de chaises vides qui nous accueillent, nous soyons plongés dans un simulacre de cinéma. Ce que vient contredire aussitôt le cordon de velours rouge tendu devant l'image, élément qui évoquerait davantage les dispositifs muséographiques protégeant les grands chefs-d'œuvre de l'histoire de la peinture. D'ailleurs, le large cadre blanc à moulures qui délimite l'image au faible mouvement renforce cette référence et joue assurément une fonction connotative en inscrivant à l'évidence ce qui est donné à voir dans une tradition romantique. Mais à bien y songer, et en y regardant de plus près, ne serait-on pas plutôt face à ces mises en boîte artificielles de la nature que sont les aquariums, atriiums, arboretums, insectariums et autres vivariums que l'homme se construit quand il s'inquiète de voir disparaître des milieux de vie qui lui sont chers ? Cependant, opter pour

l'une ou l'autre de ces possibilités, plutôt que de les tenir pour insécables, ce serait là méconnaître l'intérêt que Guy Laramée manifeste à l'égard de l'interdisciplinarité<sup>1</sup>.

L'ambiguïté est une caractéristique fondamentale de l'interdisciplinarité. Jouer de l'entre-deux, réduire les frontières qui séparent les disciplines, provoquer les croisements et jeter des ponts entre des domaines tenus pour distincts, établir des rapprochements inédits entre ce qui appartient en propre à tel ou tel champ de connaissance, telles seraient les visées sous-jacentes à tout projet interdisciplinaire. On ne s'étonnera donc pas de ressentir une sensation d'ambivalence en entrant dans cette salle, dans laquelle sourd un persistant grondement. Que l'artiste se plaise à brouiller les pistes et à estomper les limites qui séparent le monde de l'art de celui des sciences naturelles<sup>2</sup>, cela ne nous détourne pas pour autant du propos même qu'il nous tient : si une menace plane au-dessus de nos paysages, ne serait-il pas de notre devoir de les protéger ?, ce que le motif de l'enveloppant nuage laisse suggérer. Des définitions du paysage, il y en a des centaines possibles. Le paysage, pris dans toute son immédiateté, c'est le sujet regardant qui le construit, qui se l'invente en fonction de ses références, de ses souvenirs d'enfance ou de voyage, de son expérience vécue, de ses angoisses présentes ou à venir. Mais la définition abrégée voulant que le paysage soit ce lieu de rencontre où le ciel et la terre se rejoignent convient bien à notre objet d'analyse. Ainsi, que voit-on derrière cette vitre : une chaîne de montagnes non identifiée (les Andes, les Alpes, les Rocheuses ?) qu'une profonde vallée traverse. Un amas de nuages se déplace très lentement

au-dessus de ces reliefs rocaillieux et produit un épais brouillard – effet obtenu par une machine projetant des particules de glycérine sur une plaque chauffante. L'ensemble de la scène est à échelle réduite, il va sans dire, et évolue dans un entre deux états qui appelle une vigilante observation : le brouillard oscillant presque imperceptiblement entre mobilité et fixité. Par ailleurs, il y a ce bruit de fond qui ne lâche pas prise et qui reste, en dépit de sa basse fréquence, omniprésent, voire même presque obsédant. Au point même où l'on se demande si ce bruit ne fait pas écho à cette sensation de pression que nos tympan combattaient quand on atteint les hautes altitudes. La ruse fonctionne à merveille puisqu'après quelques instants de contemplation, un léger vertige s'empare de nous, nos repères se dissolvent, et les sièges mis à notre disposition deviennent tout à coup fort bienvenus.

Et puis soudain, on croit avoir deviné. C'est dans un mausolée que nous sommes. Car ce paysage, qui joue si habilement de l'ambiguïté entre représentations dimensionnelle et tridimensionnelle, n'est pas une apologie du sublime de la nature, et encore moins une quelconque forme d'épiphanie du beau naturel. Certes, s'exprime ici l'amour que voue l'artiste à ces territoires qui transportent et transcendent le sujet s'y aventurant. Mais une image forte ne décolle pas de notre rétine. Ce paysage-là est un archétype. Il rassemble en lui seul tous les paysages menacés par les excès de l'homme. C'est un paysage en état de captivité. Il s'agit d'un être captif. C'est ainsi que l'homme se comporte quand il se rend compte que la mort a pris les devants. Il dresse des mausolées pour la voir venir et l'affronter avec tout le protocole de circonstance, il se prépare à exposer les corps que la vie désertera bientôt. Alors, il érige des caveaux de pierre, installe de solennels tombeaux, creuse de sombres cavités et érige des monuments afin que reposent ces corps sans âme, au passé plus ou moins glorieux : Alexandre Le Grand, Staline, Napoléon, tous ont eu leurs *mouseion*. L'homme a décidé que la Terre aussi aura les siens.

Quand on sait que les neiges n'ont plus d'éternelles que leur nom, que les espèces disparaissent à un rythme plus qu'inquiétant, que les ressources de la planète s'épuisent dramatiquement, que les grandes sociétés vandalisent la nature et que l'homme continue

de se servir comme s'il espérait qu'une force divine les renouvelle comme par enchantement, bref, quand rôde partout la ruine et la dévastation, quel est notre réflexe naturel ? On construit un mausolée – ou un musée, c'est du pareil au même – pour conserver ce qui reste, ou pour sauvegarder ce qui peut l'être encore en attendant d'instituer, si une telle utopie devient un jour possible, la nature en sujet de droit. Il s'agit sans doute d'une lecture subjective de ce paysage proposé par Guy Laramée. Peut-il en être autrement ? Toutefois, il me semble que tous les éléments étaient en place pour qu'ait lieu l'expérience d'un face à face entre deux sujets. Que l'artiste invitait le spectateur à considérer cet autre – un fragment de vue sur la nature en tant que Totalité – comme un réel vis-à-vis, et à abandonner, l'instant de quelques minutes de contemplation, notre impérialiste « Je ».

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

**Jean-Claude Rochefort** est critique d'art et conservateur indépendant. En 2007, il a présenté successivement *Cellules d'amour*, une exposition de tableaux d'Angèle Verret, et *MIKADO*, une exposition de sculptures réalisées par Georges Audet, Jacques Bilodeau, Andrée Monnier-Drouin, Serge Murphy, Jacques Tremblay, Laurent Pilon et Catherine Sylvain. Ces deux événements ont eu lieu au Centre international Art, Nature et Paysage de Charlevoix, organisme dont il assume la direction. Jean-Claude Rochefort a obtenu en 2004 un doctorat de l'UQAM en Études et pratiques des arts.

#### NOTES

<sup>1</sup> Guy Laramée a intitulé son installation *Le nuage d'inconnaissance* (Hommage à Richter) : « Au XIIIe siècle, un contemplatif anglais jusqu'à ce jour anonyme a écrit le classique "Nuage d'inconnaissance", qui stipule que pour accéder au réel il faut dissoudre le "Je" et que pour ce faire, il faut passer par un état où l'on ne sait plus rien – [c'est moi qui souligne] un fait d'ailleurs confirmé par l'ensemble des traditions contemplatives (Bouddhisme zen, Soufisme, etc.) », écrit-il dans le feuillet qui accompagne l'installation. Bien que ce soit à contrario qu'il l'aborde, ce petit passage ne laisse aucun doute sur la dimension épistémologique qui recouvre l'ensemble de son travail ; je pense ici notamment à ses empilements de livres sculptés à même leurs pages, objets qu'on dirait intentionnellement vidés d'une large part de leur contenu. Son intérêt marqué pour l'interdisciplinarité va dans le même sens, puisqu'il nous force à questionner les catégorisations instituées entre les différents champs de connaissance.

<sup>2</sup> Guy Laramée a coordonné un ouvrage collectif portant sur le sujet. Le titre est éloquent : *L'espace traversé, Réflexions sur les pratiques interdisciplinaires en art*, 2002, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 181 p.

